

Figaro-

LES SURPRISES D'UNE CONSULTATION A LA SORBONNE

PAR
MARIE-JEANNE DURRY

CELA commence avec La Breyère. Ce que lisent les étudiants

Parlant des Convictions devant ces centaines d'étudiants en « lettres pures », tout à coup je me dis : « Il ne s'agit pas seulement de qu'est-ce que La Breyère est encore pour eux ? » A toute-pourpoint je leur demande des votes à main levée : une minorité admet ; une minorité n'avait pour lui qu'indifférence ou pas encore lu, pourquoi explique-t-on d'ailleurs dans les classes Mésalque et l'Amateur d'oiseaux ? N'y a-t-il rien de plus vivant chez ce maître à observer et à écrire, chez cet homme de lettres qui, s'il faut par chercher les preuves de l'existence de Dieu, traite d'abord et avant tout des ouvrages de l'esprit, chez cet onduleur d'élégance du métier personnel, chez ce raffiné qui, au milieu de la cour, un instant, par indignation et pitié, veut être peuple, chez cet analyste qui, parmi ses étudiants, a trouvé quelques-uns des phrases les plus pénalisantes et les plus curieuses de notre littérature ? Une belle femme qui a les qualités d'un bonnet de nuit est-ce qu'il y a ou monde d'un commerce plus délicieux ? Mais dans l'entre-deux qu'y avait-il ? Je serai la question. Il y avait de l'ignorance, hélas ! mais surtout une expectative, une sorte d'immense bonne volonté passive, incapable de sortir par elle-même de l'indifférence, pleine du souhait qu'on lui fit sortir, qu'on lui montrât par où La Breyère peut encore atteindre les jeunes d'aujourd'hui.

Décidément, il fallait en savoir davantage.

Le tiers qui ne lit pas

Cet amphithéâtre où, assis, debout, s'installent toute une jeunesse, c'était le champ d'enquête idéal. Un milieu si nombreux et si spécial : des étudiants, des étudiants, dont les uns sortent des lycées, mais (pour la plupart, ont déjà derrière eux une ou deux ou trois années de l'Université, et qui, tous ignorent, latin, français entendus se vouer aux lettres : sont-elles pour eux « lettres closes », lettres mortes ?

Je fis un questionnaire rapide et en répondit par brefs bulletins : la règle était une règle de liberté : ne pas donner son nom, afin de pouvoir, sans gêne, affirmer et nier ; indiquer seulement si l'on était du sexe masculin ou féminin.

Avant tout, lisent-ils vraiment ? Les deux tiers l'avaient, — les deux tiers seulement. Ainsi, un tiers de ces candidats à la culture ne remplissent pas la condition première de la culture. On se mettrait pour un peu, à s'étonner de M. Roger Caillois qui lui, au moins, a réfléchi. Mais de beaucoup de réponses s'échappent un gémissement, et le regret de n'avoir pas le temps de lire. Visez vous la somme des collégiens nationaux et internationaux, et dans des conditions matérielles souvent misérables. Devoir gagner sa pitance et son toit au lieu de préparer à l'heure ses



Ceux-ci ont approché Victor Hugo : ce sont les lauréats du Concours Général 1947 après leur couronnement au Sorbonne.

(Photo A.G.I.P.).

examens. Mais quand on a le feu sacré on lit toujours, malgré tout, parfois : on aime, dans l'ambiguïté, on ne doit plus, on ne mange plus, mais on lit. Baudelaire disait : « Tout homme bien portant peut se passer de manger pendant deux jours, de boire jamais. » Je pense à Valéry sans dans une bibliothèque publique, l'émotion harlé, et qui se demande si on ne se pas entendre ce homme glisser de sa chaise et aller devant ses le plaisir : « Ce sera moi qui aurai fait ça. »

Mais, lecteurs passionnés, lecteurs profanes, anti-lecteurs, que lisent-ils ? J'aurais aimé pour une préférence éprouver accorde à la littérature contemporaine. Quand Jules Le-maitre se demandait, en son jeu couronné récemment depuis, quelle dizaine de livres il emporterait dans l'île déserte, après avoir gravement choisi la Bible, Homère, Virgile, des

chefs-d'œuvre immortels, il confessa que bien sûr, sans doute, mais qu'en vérité tel ou tel e vient de paraître à l'accord bien davantage à sa sensibilité, à son intelligence. Il y a tout ce qui, dans une toujours renaissante querelle des Anciens et des Modernes, mille pour les Modernes ; comme dit Sartre : « Il paraît que les hommes ont meilleur goût quand on vient de les vieillir ; les ouvrages de l'après, puisiblement, doivent se consacrer sur place. » Et puis quelle avidité n'a-t-on pas de deviner si un tel livre contemporain a-t-il pas celui, justement, qu'on relit dans les siècles des siècles. Et puis, surtout, au lendemain de collige avec quelle curiosité on doit-on pas se jeter sur ce qu'on n'y avait pas ? Qu'on auge à la boutique d'Alain Fournier et de Jacques Rivière !

Deux tiers seulement, dis-je encore. Tout

un tiers de sages traditionalistes à cet âge que l'on imagine tourné vers l'instinct, l'incrédule, l'incrédule ! Et parmi les modernes ? Parient-ils d'autres étrangers, c'est des romanciers anglais, jamais de Kafka, par exemple, Des Français ? Voilà que leurs auteurs de chez nous parient René Barre ou Henry Bordeaux ! A peu près oublié le socialisme, Eluard et Aragon, Fargue ou Patrice de La Tour du Pin sont presque des incanous : on croit rêver. Ils disent ceux de nos contemporains qui font figure de classiques. Cade est plébiscité à une majorité énorme mais on se pour cette provocation à la liberté qui existerait tel héros de Roger-Martin du Gard ? Il semble bien plutôt que ce soit pour la part, oui, classique de son génie, et, certes, pour cet indépendant esprit qui anime son œuvre et nous la fait entre tout admirable, mais capitalement pour ce qu'elle a, par sa langue, par sa structure, par une sobriété essentielle, de ramener dans l'universel d'éternel. Après lui, Valéry et Claudel. Et qui ne les louera de leur Gide, Valéry, Claudel pour ses trois rois Mages ? Mais qui ne voudrait que leur investigation, avec leur préférence, ne s'arrête pas aux gloires consacrées. Plus loin, Duhamel, Giraudoux, Mauriac. Un peu plus loin encore Proust et Péguy. Un dernier petit peloton de suffrages pour Saint-Exupéry, Malraux, Sartre, Camus, Anouilh. Au total, ils ne lisent plus du tout Barre ; ils lisent France avec un plaisir encore vif, Loti comme un auteur de livres d'enfants (je le lis à mes petites sœurs, je précise quelques-uns). Ainsi, même la « révolution » existentialiste a fort peu révolutionné la plupart de ces étudiants.

D'un siècle à l'autre

Mais voici le passé. Quand on compte par siècles, et depuis le sixième, le vainqueur est évidemment le dix-neuvième siècle qui leur est, de tous, le plus proche et le plus accessible. Le vaincu est le dix-huitième. Leur a-t-il paru, lui aussi, trop révolutionnaire ? Comptons par écoles dans ce dix-neuvième siècle ? La moitié va vers le symbolisme (qui est, pour eux, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, et où très peu se préoccupent de Mallarmé), le reste se partage en nombre presque égal entre le romantisme, puis le Parnasse.

En vient-on aux hommes, il faudrait des colonnes pour analyser tous les résultats, mais certains sont frappants. Rabelais, Montaigne, oui. Ronsard, oui. Vigny, oui. Mais presque plus rien pour Lamartine. Chez les romanciers du dix-neuvième, Flaubert, d'abord, et ensuite Stendhal ; peu de chose pour Zola, que dans les comparaisons de troisième et les filles d'étante j'ai si souvent vu, au contraire, entre des mains calligraphes. Mais parmi tous les auteurs de langue française, Molière domine pour les garçons, et après lui Racine ; Racine l'emporte pour les filles et après lui Molière. Je n'en attendais pas autant. Là, tout à coup, d'entre ces jeunes gens, qui, visiblement, ne savent pas encore grand-chose et dont les plus manquent d'audace, s'élève une voix si accablée à tout ce qu'il y a de plus français en France, une adhésion si totale à tout ce que nous avons eu de plus robuste et de plus cruellement tendre qu'on en oubliait leurs jeunesse et leurs timidités.

Mais, cela dit, ils reposent, d'instinct, ce qui les secourait, les dépayserait ! Parmi tous les poètes ils choisissent le poète de la jeunesse et de la facilité, de la passion qui se livre, de la grâce, de la genivrière, de l'esprit, ils ne vont pas plus loin, ils choisissent Musset, et c'est charmant, désarmant, un peu inquiétant par manque d'insécurité. Corneille subit la plus totale défaite. Au dix-neuvième, Hugo n'arrive que troisième des poètes et Balzac troisième des romanciers. Comme sensible les effrayer ce qui serait subversif et stérilisateur, la trop grande puissance des discours. Ils restent à distance de ces deux concrets dont le pouvoir titanique et visionnaire ex subjugue moins qu'il ne les effraie.



Il faudrait poursuivre l'enquête. Dans les Facultés des Sciences, de Droit, de Médecine. En province. Dans les écoles normales d'instituteurs, dans les écoles d'ingénieurs. Alors on saurait vraiment ce que lisent les étudiants. On saurait, pour ce qui est d'eux, ce miroir des Lettres, miroir d'une génération. Mais les centaines d'étudiants auprès de qui nous venons d'être l'« interrogant bailli », que leur répondrons-nous à notre tour ? Qu'ils doivent garder cette spontanéité et cette fraîcheur par où ils sont attirés vers Musset et par quoi ils avouent leur préférence, quoique Musset ait été renié par tant d'écoles. Et garder cette simple clairvoyance qui les conduit tout droit à Molière et à Racine. Qu'ils ont raison de ne pas se jeter tête baissée dans tous les « modernismes » et pièges de l'actualité. Mais qu'ils sont trop scolaires et trop conformistes. Qu'ils prennent l'incertitude pour de la sagesse, la paresse d'esprit pour une défiance de la mode. Qu'il leur faut devenir des pionniers et des explorateurs — et on peut l'être à travers le passé comme à travers le présent : ils n'ont qu'à voir la façon dont Claudel vient de parler de l'Iliade. Que les enthousiasmes, même à tort et à travers, que l'imprudence sont de leur âge. Qu'il leur manque la soif. Que la lecture ne doit pas être une inertie, une habitude ou une tâche, mais une agilité questionneuse, une ferveur, une passion. Quitte, après, à laisser tous les livres...

Marie-Jeanne Durry,
professeur à la Sorbonne.